Questes

Revue pluridisciplinaire d'études médiévales

24 | 2012
L'identité

L'impossible identité narrative de Claudas, l'admirable méchant du *Lancelot en prose*

Servane Michel

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questes/2870>

DOI : 10.4000/questes.2870

ISSN : 2109-9472

Éditeur

Les Amis de Questes

Édition imprimée

Date de publication : 15 octobre 2012

Pagination : 96-111

ISSN : 2102-7188

Référence électronique

Servane Michel, « L'impossible identité narrative de Claudas, l'admirable méchant du *Lancelot en prose* », *Questes* [En ligne], 24 | 2012, mis en ligne le 01 janvier 2014, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questes/2870> ; DOI : 10.4000/questes.2870

L'impossible identité narrative de Claudas, l'admirable méchant du Lancelot en prose

Servane MICHEL

Si Chrétien de Troyes a besoin d'un royaume arthurien pacifié pour y faire surgir « le temps des aventures »¹, la guerre est à l'horizon des romans en prose – qui se développent au siècle suivant – comme elle l'était déjà dans les chroniques dont s'inspirait Chrétien de Troyes : guerres récurrentes, jamais tout à fait éteintes ou bien relayées par des générations d'ennemis². C'est sur cette trame de la violence que s'entrelacent les aventures. En effet, elles ne représentent pas seulement une occasion pour les chevaliers de la Table Ronde de manifester vaillance et bravoure ; symboliquement, elles signifient la victoire de l'ordre juste sur ces ferments d'injustice et de trouble que sont les mauvaises coutumes. C'est ainsi qu'il existe des personnages dont la principale identité narrative repose sur leur opposition violente, à petite ou grande échelle, à l'ordre et à la paix établis au royaume de Logres.

Que ce soit dans le cadre d'une guerre ou d'un duel pour l'abolition d'une mauvaise coutume, le point de vue adopté sur le personnage « méchant » peut être renversé grâce au procédé narratif de la focalisation interne. Celle-ci permet de remettre en question le jugement moral porté a priori sur lui par le narrateur, ce qui brouille la correspondance préétablie

¹ Sur le temps arthurien, voir Emmanuèle BAUMGARTNER, *De l'histoire de Troie au livre du Graal. Le temps, le récit (XII^e-XIII^e siècles)*, « Temps linéaire, temps circulaire et écriture romanesque (XII^e-XIII^e siècles) », Orléans, Paradigme, « Varia », 18, 1994, p. 415-429 ; Dominique BOUTET, *Formes littéraires et conscience historique*, Paris, PUF, « Moyen Âge », 1999 ; *Temps et histoire dans le roman arthurien*, Jean-Claude FAUCON (dir.), Toulouse, Éditions universitaires du Sud, « Collection Moyen Âge », 1999.

² Dans les romans en prose, le récit ne se limite pas aux aventures d'un personnage mais engage des lignages sur plusieurs générations.

entre fonction narrative – adversaire ou ennemi à neutraliser, voire à détruire – et évaluation morale – condamnation – du personnage. Ce brouillage donne alors libre jeu au lecteur pour apprécier les figures du mal dans leur complexité. Il crée ainsi un effet de lecture qui semble propre au roman, une échappatoire à l'enfermement dans une idéologie ou un système de valeurs – tel que pourrait le suggérer la construction architecturale de cette « somme du Roman »³ qu'est le cycle du Lancelot-Graal⁴. En ce siècle des sommes théologiques ou philosophiques et des cathédrales, le cycle arthurien en prose, et le Lancelot en particulier, construisent un ensemble cohérent mais dont l'interprétation, sur le plan moral, reste ouverte. En effet, c'est en développant de manière particulièrement approfondie ou ambivalente certains personnages que lui-même identifie comme des « méchants » que le roman remet en question son propre système de valeurs. L'un des ressorts de cette ambivalence est la bravoure manifestée par ces « méchants ». À première vue, elle sert de faire-valoir aux bons personnages qui appartiennent au camp d'Arthur : ils retirent de leur victoire une gloire d'autant plus grande que l'adversaire était plus redoutable⁵. Cependant, la vaillance étant le caractère premier de la chevalerie, tout chevalier brave est digne de

³ Philippe WALTER, « Introduction », in *Le Livre du Graal*, t. I, Daniel POIRION et Philippe WALTER (éd.), Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 476, 2001, p. XXI. Le titre adopté par l'éditeur recouvre l'ensemble du cycle du Lancelot-Graal.

⁴ L'ensemble constitué par ces romans (*L'Estoire del saint Graal*, le Merlin et sa Suite, le Lancelot en prose, *La Queste del saint Graal* et *La Mort du roi Arthur*) a donné lieu à l'hypothèse d'un architecte qui aurait conçu seul l'ensemble du cycle, lequel aurait été rédigé ensuite par plusieurs auteurs. Cette opinion développée par Jean FRAPPIER (*Étude sur La Mort le roi Artu*, Genève, Droz, 1968) contre celle de Ferdinand LOT, qui plaidait pour un auteur unique (*Étude sur le Lancelot en prose*, Paris, Champion, 1954 [1^{ère} éd. 1918]), est globalement acceptée, même si elle fait encore débat (cf. Alexandre MICHA, *Essais sur le cycle du Lancelot-Graal*, Genève, Droz, 1987).

⁵ Cette fonction de faire-valoir de l'opposant – qu'il soit bon ou méchant, d'ailleurs – a été soulignée pour le Morhout dans le *Tristan en prose* par Barbara WAHLEN (*L'Écriture à rebours. Le Roman de Méliadus du XIII^e au XVIII^e siècle*, Genève, Droz, « Publications romanes et françaises », 252, 2010, p. 114-116).

considération, voire d'admiration, même lorsque son courage est mis au service d'une cause injuste.

La figure de Claudas, dans le *Lancelot en prose*, manifeste de manière très nette cette non-coïncidence entre fonction narrative préétablie, évaluation morale et appréciation romanesque. « Structuellement, Claudas est le “méchant” »⁶ : ennemi des royaumes de Petite-Bretagne qu'il convoite, et à qui il ne pardonne pas d'avoir prêté hommage à Arthur, il est le plus durable des adversaires du monde arthurien. La guerre qu'il mène contre les royaumes de Ban et de Bohort est la toile de fond des enfances de Lancelot, Lionel et Bohort, et Claudas ne disparaît du paysage arthurien qu'à la fin du *Lancelot propre*⁷. Or cette longévité, loin de le figer dans une image du mal indestructible, permet un approfondissement du personnage, à partir de son propre point de vue : la récurrence des passages en focalisation interne le dote progressivement d'une épaisseur de caractère, et d'une intériorité complexe. À cela s'ajoutent sa bravoure et sa valeur chevaleresque, qui suscitent différents effets, de l'admiration – voire de l'estime morale – à l'inquiétude. Il s'agira donc de comprendre comment le roman arthurien en prose laisse place à des personnages moralement problématiques et séduisants, dont l'identité est un nœud plutôt lâche, qui tient ensemble des traits contradictoires⁸. La reconstitution de cette identité est à la charge du lecteur, qui doit choisir à la fois entre différentes images,

⁶ Anne BERTHELOT, « Notice de La Marche de Gaule », in *Le Livre du Graal*, t. II, Daniel POIRION et Philippe WALTER (éd.), Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 498, 2003, p. 1726.

⁷ Il prend la fuite au cours de la guerre que mènent contre lui les chevaliers de la Table Ronde venus venger l'honneur de Guenièvre, qu'il a bafouée (cf. La Seconde Partie de la quête de Lancelot, in *Le Livre du Graal*, t. III, Daniel POIRION et Philippe WALTER (éd.), Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 554, 2009, § 651-653, p. 741-743). Les trois tomes du *Livre du Graal* seront désormais cités sous l'abréviation « LG ».

⁸ Le personnage de Claudas est en cela l'un des éléments qui distinguent le *Lancelot propre* de *La Queste* – qui lui fait suite – dont la visée, clairement édifiante, ne s'accommoderait pas d'une telle ambiguïté.

qui se succèdent au fil du roman et parfois se contredisent, et entre différentes voix, celle du narrateur et celles des personnages. Loin des romans d'apprentissage qui nous sont familiers, le cycle en prose présente des figures dont la construction n'aboutit pas et qui pourtant, par leur permanence dans la trame du roman, ont le statut de héros.

Entrelacements et focalisation interne

Les changements de point de vue sur Claudas sont fréquents : le lecteur est placé tantôt du côté de Ban et Bohort tantôt de celui de Claudas ; mais il bénéficie également du point de vue surplombant du narrateur. Ces va-et-vient font alterner un jugement moral externe, très net dans les portraits du personnage, sa condamnation de facto comme envahisseur des royaumes de Petite-Bretagne – il est responsable de la mort des bons rois Ban et Bohort, vassaux d'Arthur, et ravisseur de leurs héritiers légitimes – et enfin l'analyse psychologique et morale lorsque la focalisation interne place le lecteur du côté de Claudas.

La structure à entrelacements favorise ces jeux de points de vue. Une fois Lancelot laissé entre les mains de la Dame du Lac et sa mère retirée au couvent, le narrateur plonge son lecteur au cœur du royaume de Claudas pour en déployer les intrigues intérieures. La focalisation interne joue alors en faveur de Claudas, dont chaque situation ou événement met au jour une nouvelle facette, dans un kaléidoscope moral difficile à caractériser de manière univoque. Même lorsque le narrateur reprend la parole pour introduire un portrait en bonne et due forme de son « méchant », son discours, pour dépréciatif qu'il soit, souligne néanmoins l'ambiguïté irréductible du personnage⁹ : « Et estoit moult bons chevaliers et sages,

⁹ De telles contradictions étaient déjà soulignées par Anne BERTHELOT, dans sa « Notice ». Selon elle, « elles correspondent au changement de perspective introduit par le choix de la forme prose, et aussi, plus “localement”, à la situation globale des

mais il estoit traîtres »¹⁰, « si sambloit a meruelles prodom et fiers, se ne fust bien de visage cruel et felon »¹¹, « et ses teches estoient et bones et mauvaises »¹².

C'est qu'à regarder Claudas de l'extérieur, on ne peut que condamner son action politique et son comportement moral. Claudas est un personnage avide de pouvoir et injuste : « si haoit tous ciaux qui plus avoient de lui, et amoit tous ciaux dont il estoit au desus »¹³. Pourtant, ce roi maladivement jaloux d'Arthur reconnaît et salue en ce dernier toutes les qualités du bon roi qu'il voudrait lui-même être¹⁴ – et il le devient presque, dans une certaine mesure, puisqu'à la fin du Lancelot, juste avant la reprise de la guerre entre Claudas et les chevaliers de la Table Ronde, Claudas est présenté comme « li plus poissans rois que on seüst fors solement le roi Artu. Car il estoit si sages et si viseus que toutes les grans choses de Rome aloient par son conseil »¹⁵. De manière générale, cependant, c'est un tyran insensible au sort de ceux qu'il opprime, retors et parjure, opportuniste. Il s'attache tous les traîtres, dont l'absence de scrupules peut le servir ; mais il les abandonne à leur sort dès que leur trahison, révélée, appelle le châtement. C'est le cas d'un chevalier de la maison de Pharien¹⁶, à qui

royaumes de Gaule ». Abandonnés par Arthur, ces royaumes témoignent de la « faute originelle » du roi de Logres : Claudas serait alors l'un des signes de cet « univers qui devrait être arthurien, mais ne l'est pas » (Anne BERTHELOT, « Notice de La Marche de Gaule », in LG, t. II, éd. cit., p. 1727).

¹⁰ La Marche de Gaule, in LG, t. II, éd. cit., § 1.

¹¹ Ibid., § 109.

¹² Ibid., § 54.

¹³ Idem.

¹⁴ « [...] si le vit de toutes valours si plain et si entechié de cuer et de cors qu'il ne prisoit envers lui nul home dont on eüst parole oïe » (ibid., § 58).

¹⁵ La Seconde Partie de la quête de Lancelot, in LG, t. III, éd. cit., § 490.

¹⁶ Pharien est un personnage complexe : d'abord sénéchal du roi Bohort de Gaunes, il trahit celui-ci pour se mettre au service de Claudas. Cependant l'adultère de sa femme avec Claudas le retourne contre ce dernier. Par ailleurs, il a la charge des héritiers de Gaunes – Lionel et Bohort, fils du roi Bohort – que Claudas a dépossédés de leurs terres et séquestrés. Au moment de son revirement contre Claudas, Pharien prend activement la défense de leurs droits bafoués (cf. Jean DUFURNET, « Un personnage exemplaire et

Claudas demande de trahir son maître pour venir le rejoindre. Le chevalier commet la trahison, mais celle-ci est découverte. Claudas se garde alors d'intervenir pour défendre le traître, et le laisse se faire tuer par Pharien en duel judiciaire¹⁷. Ce fourbe sans scrupule qu'est Claudas essaie également de s'entourer de tous ceux en qui il voit briller la valeur chevaleresque et la fidélité. Il désire notamment se gagner Banin, neveu de Pharien, « car trop le prisoit pour la grant proueece qu'il veoit en lui »¹⁸. À l'inverse, il hait Pharien lui-même, qui avait trahi le roi Bohort – à qui il était attaché – pour rejoindre Claudas et devenir son sénéchal : Claudas le hait précisément pour cette trahison, alors même qu'elle lui a profité. Selon Alexandre Micha, ces contradictions illustrent le questionnement que tout cet épisode propose sur la nature des liens vassaliques, « qui constituent le nœud de toute l'affaire, la source de tous ses complexes développements »¹⁹. La figure de Claudas permettrait alors de mettre en évidence les failles du système féodal et de dénoncer, sous le couvert du roman, les abus de la société de son temps²⁰. Cependant, c'est aborder le romanesque par le détour de l'Histoire, sans prendre en compte les effets propres à la fiction. À cet égard, un autre aspect du personnage accentue encore l'effet de contradiction : Claudas incarne de réelles valeurs chevaleresques. Or, dans la logique des romans arthuriens, elles en font un personnage admirable, même s'il les met au service de l'injustice. Ses qualités elles-mêmes sont

complexe du Lancelot : Pharien », in Jean DUFOURNET (dir.), *Approches du Lancelot en prose*, Paris, Champion, 1984, p. 137-156).

¹⁷ La Seconde Partie de la quête de Lancelot, in LG, t. III, éd. cit., § 49-50.

¹⁸ La Première Partie de la quête de Lancelot, in LG, t. II, éd. cit., § 18.

¹⁹ Alexandre MICHA, « L'épisode de Pharien-Claudas dans le Lancelot », in Danielle BUSCHINGER (dir.), *Histoire et littérature du Moyen Âge. Actes du colloque du Centre d'études médiévales de l'Université de Picardie (Amiens, 20-24 mars 1985)*, Göppingen, Kümmerle, 1991, p. 311-329 (cit. p. 318). L'article examine en détail les situations et événements historiques qui ont pu inspirer cet épisode romanesque. Un point de vue similaire est adopté par Jean DUFOURNET, « Un personnage exemplaire et complexe du Lancelot : Pharien », art. cit., en particulier p. 144).

²⁰ Cf. Alexandre MICHA, « L'épisode de Pharien-Claudas dans le Lancelot », art. cit.

pourtant ambiguës, toutes marquées par l'excès. Sa force de caractère peut aussi bien être de l'obstination : « et nonpourquant il n'estoit pas coustumiers de grant doel faire, car moult estoit de fier cuer et de vigherous et sousfrans, si qu'il ne prisoit nule riens les mesaventures qui avenoient »²¹ ; son courage intrépide dans la mêlée est produit par la seule crainte de passer pour lâche : « Et quant Claudas le vit venir, si est sus saillis conme cil qui moult ot grant honte de ce que si anemi l'orent veü a tel meschief »²². Ses qualités guerrières sont reconnues par ses ennemis eux-mêmes – mais l'usage de la hache ou du bâton²³ le rapproche de la figure du géant ou du Saxon, ce qui ferait de lui un roi païen, barbare, ennemi du monde arthurien. Le souci excessif de son honneur confine parfois chez lui au ridicule : c'est le cas dans le duel qu'il engage avec son écuyer après l'avoir provoqué par jeu²⁴.

Le souci même de son salut éternel le trouble par moments. C'est ainsi que, au moment de partir incognito pour la cour d'Arthur, il demande à ce que soit tenue la promesse faite à Pharien de rendre leur souveraineté aux enfants de Bohort : « Si ne voel mie perdre m'ame pour autrui desireter »²⁵. En effet, le plus souvent sa ferveur relève de la logique propre aux chevaliers, pour qui la sauvegarde de l'honneur relève du sens religieux :

Mais il doute plus hontouse vie que bele mort, si se metra
tout en la merci Nostre Signour. Lors hauce sa destre main,
si saine son cors et son visage ; et puis tourne le chief de

²¹ La Marche de Gaule, in LG, t. III, éd. cit., § 118.

²² Ibid., § 128.

²³ Voir en particulier La Marche de Gaule, in LG, t. III, éd. cit., § 203. La hache, cependant, n'est pas à elle seule signe de barbarie. Elle est également utilisée par Pharien, dont nous avons déjà évoqué la complexité en note 16 (cf. Jean DUFOURNET, « Un personnage exemplaire et complexe du Lancelot : Pharien », art. cit., en particulier p. 140).

²⁴ La Marche de Gaule, in LG, t. III, éd. cit., § 60. L'épisode sera commenté par la suite.

²⁵ Ibid., § 57.

son cheval vers celui qui le vient sivant a esperon, se li adrece come cil qui il ne ramenbre ne de mort ne de vie ne de couardise, et li escrie moult hautement : « [...] Et quan que je me puisse esloiauter de traïson, tu savras orendroit que je ne sui mie granment entechiés de couardise ». ²⁶

Ce passage montre que cohabitent en lui une lucidité morale qui maintient vive la conscience de sa trahison, et un sens de l'honneur qui l'attache par-dessus tout à préserver sa réputation de toute accusation de lâcheté. La loyauté, valeur chevaleresque s'il en est, est ici réduite à sa dimension politique – l'usurpation du trône de Gaunes et la spoliation de ses héritiers légitimes dont Claudas ne se prétend pas innocent²⁷ – et dissociée de ces autres valeurs chevaleresques que sont le courage et la vaillance. La foi en Dieu est pervertie puisque Claudas, en danger de mort, reconnaît sa faute mais ne s'en repent pas, et ne requiert l'aide divine que pour la sauvegarde exclusive de son honneur. Celle-ci est le seul salut espéré, tant au cours de la vie qu'après la mort.

L'auto-condamnation

La fonction narrative d'ennemi déloyal n'implique donc pas une caractérisation univoque de Claudas. Bien plus, elle est constamment remise en cause par le discours intérieur du personnage, qui invalide la position surplombante de juge que le lecteur – encouragé par les commentaires du narrateur – est tenté de prendre. En effet, si les véritables motifs de son action, dévoilés par le monologue, confirment l'impression extérieure de malice foncière de Claudas, ce jugement n'en est pas pour autant sans appel. Il y a là un effet de lecture paradoxal. L'analyse que Claudas fait de sa propre attitude et de ses sentiments s'avère identique à

²⁶ Ibid., § 205. Nous soulignons.

²⁷ Anne BERTHELOT traduit l'expression que nous avons soulignée dans la citation par « Et quoi qu'il en soit du reproche de trahison, [...] » (ibid., p. 210).

celle menée ailleurs par le narrateur moralisant ; elle est donc susceptible de conforter la sentence. Combinant vice et lucidité, Claudas se fait l'écho de la réprobation que ses actes suscitent chez le lecteur ou chez le narrateur : « si me sui ore bien aperceüs que ce est grans pechiés et grans mals d'autrui desireter et terre tolir »²⁸. Cependant, par ce regard sur lui-même, Claudas se met du même côté que ses juges et les force, d'une certaine manière, à dépasser la condamnation extérieure – celle, fonctionnelle, qui porte sur l'ennemi des « bons », et celle, morale, qui vise le « méchant » – pour explorer son intériorité dans toute sa complexité. Ce point de vue interne se trouve en porte-à-faux avec le discours édifiant présent dans d'autres strates du roman. Celui-ci propose donc plusieurs perspectives concomitantes, l'une se conformant au discours clérical tel qu'il apparaît dans d'autres genres d'écrits, l'autre isolant la fiction comme un lieu hétérogène, où disparaît toute possibilité d'interprétation axiologique ou moralisante.

Si les aveux explicites de Claudas, qui font partie d'un long discours désabusé au ton moralisateur et doctoral, trahissent les desseins édifiants du narrateur, l'effet produit tout au long du récit est autre. Un épisode mineur et curieusement long – en plus d'être comique – est à cet égard significatif : il montre la richesse des effets produits par la focalisation interne. Lorsque Claudas décide de partir épier Arthur dans sa propre cour, pour vérifier la réalité de sa renommée en vue de l'attaque qu'il prémédite, il n'emmène avec lui qu'un écuyer, Archois le Flamand, dont maintes occasions lui permettent de vérifier la loyauté. Au retour, alors qu'il considère en lui-même les qualités qu'il ne peut s'empêcher de reconnaître chez son ennemi, Claudas met à l'épreuve son écuyer en lui demandant son avis sur Arthur. L'épisode commence avec les pensées de Claudas :

²⁸ Ibid., § 139.

[...] si esgarda le contenance le roi Artu et sa largece et sa debonaireté et son grant sens et sa bonté : si le vit de toutes valours si plain et si entechié de cuer et de cors qu'il ne prisoit envers lui nul home dont on eüst parole oïe.²⁹

L'éloge qu'Archois prononce ensuite d'Arthur se fait l'écho de l'appréciation de Claudas lui-même. Mais le roi feint de s'indigner à entendre ainsi louer son rival ; sa prétendue colère enfle lorsqu'il apprend que son écuyer renoncerait à son hommage si Claudas décidait d'attaquer Arthur. Le jeune homme précise pourtant que si c'était Arthur qui venait à combattre Claudas sans raison, lui-même, Archois, défendrait fidèlement son roi. Dans la logique féodale, sa loyauté est donc indéniable : il n'est pas tenu de suivre son seigneur si celui-ci commet une injustice. Mais Claudas déploie toutes les ressources de son esprit retors pour tenter de mettre son écuyer en défaut. Et ce par simple jeu, comme il se l'avoue lui-même :

Quant Claudas oï cil si vigherousement parler, si l'em proise moult, car il set bien que il le dist de trop grant hautece de cuer. Mais pour plus soi deliter en ses paroles qui tant li plaisent, li court un poi sus de la soie parole en samblant d'ome courecié.³⁰

C'est Archois qui, devant l'affront fait à son honneur et à sa parole, finit par proposer un duel judiciaire afin de prouver sa loyauté. Claudas se retrouve alors dans une situation délicate, pris entre son honneur, qui exige qu'il relève le défi lancé par Archois, et sa bonne foi qui l'assure de son propre tort et de l'iniquité de son attitude. Au moment où le combat s'engage, Claudas n'est plus un chevalier sûr de sa valeur mais une conscience mise à nu, tourmentée :

[...] se li poise moult que tant avoit la chose menee qui a gas avoit esté commencie, si n'en set que faire. Car s'il crie a celui merci, il doute que la chose ne soit seüe et que les gens qui l'orront dire et n'en saront la verité ne le tiengnent

²⁹ Ibid., § 58.

³⁰ Ibid., § 60.

a couardise : cele chose le tient en sa folie, si atent come fols celui qui encontre lui vient l'espee traite et qui a son droit le requiert ; et c'est la riens qui plus l'espoente.³¹

Sa supériorité guerrière sur son écuyer menace d'être invalidée par son infériorité morale dans la querelle. Sa bravoure alors ne lui sert de rien ; la peur de la mort lui vient non de sa lâcheté mais de sa conscience morale : il regrette ses fautes – réaction attendue de tout chrétien face à la mort³². Il tente alors une nouvelle ruse pour mettre son écuyer en situation d'infériorité morale. C'est seulement après avoir éprouvé par toutes les tentations possibles la fidélité inébranlable de son serviteur qu'il avoue son jeu et félicite Archois pour sa loyauté. Claudas apparaît comme un personnage lucide en toutes circonstances, conscient du caractère excessif de son attitude, et qui pourtant aime jouer sur la corde raide. Il y a en lui une part de folie consciente et irrépressible, qui lui est permise par sa position de pouvoir dont il abuse³³. Sa sincérité finale est elle-même ambivalente : la querelle et son issue sont racontées à la cour où elles deviennent un sujet de plaisanterie, à la plus grande confusion d'Archois nouvellement fait chevalier : « de ce fu grans li gas parmi la court, et li sergans en a grant honte et moult s'en tint pour fol »³⁴.

La peur que Claudas a eue – « la riens qui plus l'espoente »³⁵ – est bien entendue passée sous silence : alors que la loyauté de son serviteur est

³¹ Idem. Nous soulignons.

³² Sur la peur de la mort, voir Jean FLORI, « Le Héros épique et sa peur (du Couronnement de Louis à Aliscans) », PRIS-MA, X (1994), p. 26-44 ; Bernard RIBÉMONT, « La "Peur épique". Le sentiment de peur en tant qu'objet littéraire dans la chanson de geste française », in Pascal DEBAILLY et Florence DUMORA (dir.), *Peur et littérature du Moyen Âge au XVII^e siècle*, Textuel, 51 (2007), p. 13-28.

³³ Cette soif de domination s'exacerbe ainsi chez lui jusqu'à la folie. Cette évolution psychologique est celle décrite par saint Augustin en termes moraux : selon lui une telle folie est une manifestation de la libido dominandi, qui menace toute concupiscence non maîtrisée par une volonté bonne (cf. SAINT AUGUSTIN, *La Cité de Dieu*, XIV, 15).

³⁴ *La Marche de Gaule*, in LG, t. III, éd. cit., § 62.

³⁵ Ibid., § 60.

ournée en ridicule, la conscience de sa propre iniquité reste ensevelie en lui – avec cependant le lecteur pour témoin.

Un autre accès est donné à l'intériorité de Claudas par un traitement inédit du deuil qu'il fait à la mort de son fils Dorin au combat. Ce passage lyrique interrompt un long épisode guerrier, celui de la rébellion des défenseurs de Bohort et Lionel, héritiers du royaume de Gaunes séquestrés par Claudas. La longue lamentation funèbre du père brise le cours et le ton de l'action principale dans un panégyrique digne des meilleurs manuels de rhétorique. Claudas y donne une image idéalisée de son fils, qui ne correspond pas à ce qui était suggéré de lui quelques paragraphes auparavant, dans le cours de l'intrigue : « li ainsnés qui Dorins avoit a non estoit si fiers et si vigherous et si desmesurés que ses peres n'en osoit faire chevalier, car il avoit paor qu'il ne li courust sus tantos qu'il en aroit le pooir »³⁶.

Le père endeuillé dresse le portrait de son enfant dans les règles de l'art, énumérant toutes les qualités attendues chez un chevalier fils de roi. Mais ce portrait révèle également par voie détournée le cœur de Claudas, habité par une affection sans bornes pour son fils – elle le rapproche en cela de Baudemagu, que son affection rend aveugle sur la malice foncière de son fils Méléagant³⁷. Sont rappelées également les valeurs qu'il admire – à défaut de les pratiquer. Bien qu'injuste et violent lui-même, Claudas est hanté par l'idéal chevaleresque. Sa douleur est telle qu'elle touche même ceux qui le haïssent : « si se blasme et dolouse tant durement que grant pitiés en prent a maintes gens qui gaires ne l'amoient de cuer »³⁸.

Ce topos du deuil spectaculaire, de la douleur qui émeut tous les

³⁶ Ibid., § 54.

³⁷ Voir le duel judiciaire de Lancelot et Méléagant, dont Baudemagu refuse à deux reprises l'achèvement par crainte d'un déshonneur pour son fils (Galehaut, in LG, t. II, éd. cit., § 443-463).

³⁸ La Marche de Gaule, in LG, t. III, éd. cit., § 124.

spectateurs de la scène, renforce l'effet de contradiction entre les sentiments du personnage³⁹ : dans la scène précédente, Claudas, sous le coup de la colère, avait décidé de mettre à mort les tout jeunes Lionel et Bohort, héritiers du royaume de Gaunes, en exemple pour tous ceux qui contesteraient son pouvoir. Et le même paragraphe qui conclut sa lamentation funèbre rappelle la levée de troupes qu'il a demandée pour assurer sa défense lors de l'exécution publique des enfants. Son affection pour son fils est alors réévaluée : elle apparaît désormais déplacée, donnée à un fils indigne et refusée aux héritiers légitimes du royaume qu'il a usurpé.

La conversion impossible

Claudas n'est pas totalement dénué de bonne volonté. Ses qualités sont même soulignées comme une ouverture vers une potentielle conversion. Sa prouesse exceptionnelle est reconnue et admirée, même par ses ennemis⁴⁰. Pharien, malgré les distances qu'il prend envers Claudas, son suzerain⁴¹, ne peut que reconnaître la contradiction qui préside à la destinée de ce preux malfaisant qu'est son souverain : « si dist Phariens meïsmes que mar fust tels princes de terre, quant en lui a traïson et desloiauté et felonnie »⁴². C'est au nom de sa prouesse qu'il lui sauve la vie, contre tous

³⁹ Alexandre Micha souligne que « c'est encore une originalité de notre épisode que la peinture des sentiments naturels, de l'amour d'un père pour son fils » et que ces « scènes pathétiques [...] renforcent le caractère dramatique de l'action » (Alexandre MICHA, « L'épisode de Pharien-Claudas dans le Lancelot », art. cit., p. 318).

⁴⁰ « Claudas avoit perdu moult de son sanc, et nonpouquant ot il repris cuer et alainne et force, et se desfent durement com li cuers li pot soutenir. Si l'em proisent moult et li un et li autre » (La Marche de Gaule, in LG, t. III, éd. cit., § 131).

⁴¹ Sur les revirements de Pharien, voir supra, note 16.

⁴² La Marche de Gaule, in LG, t. III, éd. cit., § 131.

ses compagnons⁴³ et en particulier contre la rage vengeresse de son neveu Banin : « Ha ! biaux niés, que volés vous faire ? Volés vous dont ocirre tot le meillour chevalier del monde et le mellour prince qui soit de son aage [...] car nus n'est si prodome de son cors »⁴⁴.

Ce désir de préserver la vie d'un prodome relève d'une règle qui prévaut dans tout le monde arthurien : tout bon chevalier, quel que soit son camp, représente une valeur ajoutée en terre arthurienne et mérite à ce titre la vie sauve, car cela préserve la possibilité d'une conversion⁴⁵. Et pourtant il n'est pas neutre que l'éloge le plus appuyé de la valeur chevaleresque de Claudas provienne de Pharien, personnage double lui aussi⁴⁶. Les autres défenseurs des héritiers de Gaunes, et en particulier le neveu de Pharien, vouent à Claudas une haine imprescriptible. Et lorsque Claudas, repentant, manifeste son désir de rétablir le droit qu'il a bafoué, les haines qu'il a soulevées se retournent contre lui et dénie toute crédibilité à ses velléités de conversion⁴⁷. La ligue des opposants à Claudas trouve naturellement l'appui – ponctuel, mais de taille – des forces surnaturelles venues de la Dame du Lac. Dans cet épisode, les enchantements se jouent de l'instabilité morale de Claudas, dont la bonne volonté est désamorcée par la violence provocatrice du jeune Lionel : l'enfant, excité par un breuvage magique,

⁴³ « [...] et moult blasmerent Pharien de ce qu'il n'avoit a Claudas copé la teste ou il eüst sousfert que autres li eüst copé. Et il lor dist : "Certes, signour je le fis pour ce que ce fust grans damages, car a merveilles est prodome" » (ibid., § 135).

⁴⁴ Ibid., § 132.

⁴⁵ La théologie chrétienne, réfléchissant sur l'éternel problème du succès des « méchants », a développé l'idée que Dieu s'abstient de les punir et leur laisse la vie sauve pour leur permettre de se convertir (cf. SAINT AUGUSTIN, *De Catechizandis rudibus*, XXVIII, 31).

⁴⁶ Cf. supra, note 16. La haine que Pharien développe contre Claudas – à cause de l'adultère de sa femme avec ce dernier – ne l'empêche pas de lui rester publiquement fidèle ; en particulier il ne s'associe pas ouvertement à la révolte des habitants de Gaunes venus tenter de délivrer les jeunes héritiers. Il œuvre en faveur de ces derniers, mais secrètement.

⁴⁷ Même Pharien, malgré ses protestations d'affection et de fidélité à celui qui reste son suzerain, doute de sa capacité à tenir parole (ibid., § 144).

s'en prend avec une arme à Claudas qui voulait le rétablir dans les honneurs dus à son rang. Le surnaturel intervient également pour empêcher le roi de donner suite à ce projet : les deux enfants disparaissent, enlevés au Lac, de sorte que Claudas est accusé de leur meurtre. La guerre reprend donc, inéluctable, entre les partisans des héritiers légitimes et ceux de Claudas, au moment où la paix et la justice étaient sur le point d'être rétablies.

Le roman donnera raison à ceux qui refusent de croire à la conversion de Claudas, puisque celui-ci, après une longue éclipse, réparaît avec une nouvelle félonie, l'emprisonnement d'une messagère envoyée par Guenièvre⁴⁸ – ce qui déclenche une ultime guerre, au cours de laquelle il prend la fuite, pour disparaître sans laisser de traces⁴⁹. Claudas, en définitive, ne peut être racheté ; il est du mauvais côté. Roi valeureux et inique à la fois, le personnage est victime de sa fonction narrative, qui fait de lui l'opposant chronique des héros ; et il semble nécessaire de lui garder cette fonction dans le récit jusqu'à l'arrivée à maturité de Lancelot, vengeur en Petite-Bretagne des injustices qu'il a commises.

Ainsi, l'accès à l'intériorité de Claudas opère un reclassement du personnage par rapport au déroulement de l'histoire. Sinon durable – puisqu'il reste l'ennemi héréditaire du monde arthurien – du moins récurrent, ce reclassement dépouille le « méchant » de sa fonction d'incarnation du mal absolu ; il fait de lui une figure en porte-à-faux avec les discours de nature morale qui, dans le roman, sembleraient refléter un dessein édifiant de la part du narrateur. La question de l'identité du personnage « méchant » permet d'interroger l'unité apparente du roman.

⁴⁸ La Seconde Partie de la quête de Lancelot, in LG, t. III, éd. cit., § 490-496.

⁴⁹ Ibid., § 651-653.

Claudas ne rentre totalement dans aucune catégorie : la multiplicité des voix et des discours qui tissent son portrait l'empêche de participer à la construction d'un sens univoque pour l'ensemble du roman. Le déroulement du récit permet de juxtaposer sans les confondre les regards portés sur Claudas : il est rapproché tantôt des chevaliers de la Table Ronde par ses qualités guerrières, tantôt d'Arthur par son désir d'être un bon roi. Certaines voix le blâment pour ses vices et méfaits, d'autres traduisent une admiration pour ses bonnes intentions et pour ses qualités réelles. Cette dualité ne semble pourtant pas propre au statut narratif de « méchant » : sur un axe d'évaluation axiologique des personnages, Claudas pourrait être comparé à Lancelot, admirable et pourtant moralement blâmé à cause de l'adultère avec Guenièvre. Aux deux extrémités de cet axe se trouveraient les personnages univoques, dont l'interprétation morale ne laisse aucune ambiguïté : les Saxons, géants ou autres « méchants » absolus pour le pôle négatif, et Galaad pour le pôle positif. Entre les deux se déploie un continuum de personnages à la stature morale plus ou moins stable : la présence de monologues intérieurs contribue de manière significative à brouiller leur identité morale.